

Sartenais et Valinco



Sommaire

Circuit pédagogique n°1 - La culture mégalithique	p. 5
Circuit pédagogique n°2 - Des seigneurs della Rocca à la domination génoise	p. 11
Circuit pédagogique n°3 - Le patrimoine rural bâti	p. 21
Circuit pédagogique n°4 - Sartène	p. 25

Nous remercions vivement pour leurs conseils, la documentation et les photographies
mises à notre disposition :

Le musée départemental de Préhistoire corse de Sartène
La Direction Régionale des Affaires Culturelles de Corse
Service régional de l'archéologie et Conservation régionale des monuments historiques ;
les Archives départementales de la Corse-du-Sud ;
Le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement de la Corse-du-Sud

et particulièrement
Messieurs
Frédéric DEMOUCHE
Franck LEANDRI
William MOUREAUX
Paul NEBBIA

Dans la même collection : l'Alta Rocca

Imprimé en France
© CNDP-CRDP de Corse - 2008
Dépôt légal : décembre 2008
Éditeur n° 86 620
Directeur de la publication : JEAN-FRANÇOIS CUBELLS
N° ISBN : 978 2 86 620 222 4
Achevé d'imprimer sur les presses de
l'imprimerie Jouve S. A. n°456937R

Sartenais et Valinco

Ouvrage publié avec le concours
du Conseil général de la Corse-du-Sud

AUTEURS

MARIE-LAURE MARQUELET

Doctorante en archéologie à l'Université de Corse

JEAN BUCCHINI ANDREOTTI

Consultant, CAUE 2A

ALAIN GAUTHIER

Professeur agrégé de Sciences de la Vie et de la Terre
Docteur en géologie

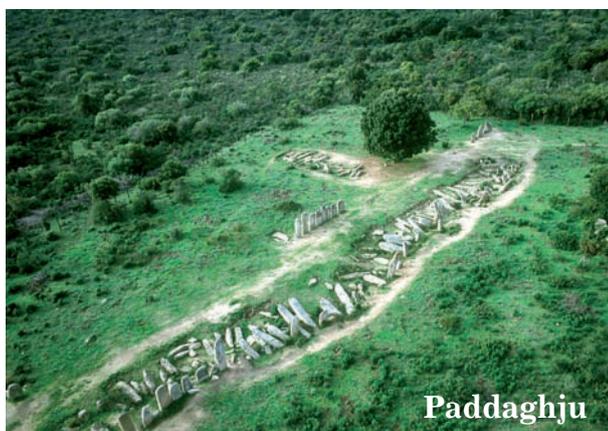
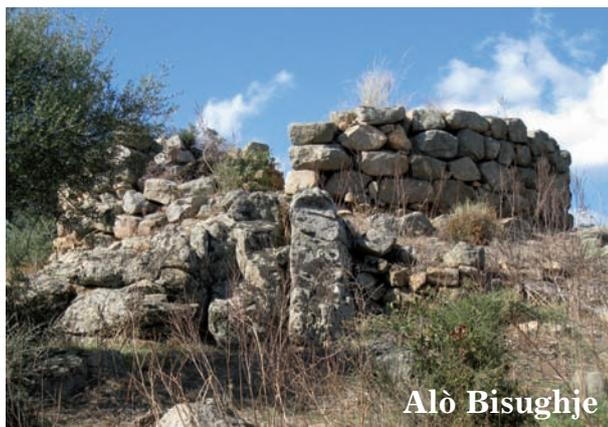
JEAN-FRANÇOIS MATA

Ingénieur environnement, CAUE 2A



Édité par le
Centre Régional de Documentation Pédagogique

LA RÉGION SARTENAISE, peut-être plus qu'une autre, semble résumer à elle seule toute la spécificité des sociétés préhistoriques corse, en concentrant sur son territoire quelques-uns des plus beaux sites archéologiques de l'île.



La culture mégalithique

La Préhistoire de la Corse débute au Mésolithique (VIII^e millénaire) et se termine à l'âge du fer au début du III^e siècle avant notre ère. Elle se singularise notamment par une magnifique statuaire mégalithique et des habitats fortifiés, construits à l'intérieur de chaos rocheux, révélant une certaine fusion entre l'homme et la nature.

LE MÉGALITHISME

Le mégalithisme n'est pas un stade d'évolution mais un phénomène culturel universel qui, en Corse, s'enracine dans le contexte du Néolithique moyen et ne cesse de se développer durant les phases du Néolithique final jusqu'à l'âge du bronze.

Étymologiquement, ce terme signifie « pierre de grande taille » et par extension désigne l'érection de monuments de taille imposante. En fait, cette expression recouvre un certain nombre de croyances liées à la religion et à l'organisation de la

société nouvellement hiérarchisée, car c'est une évidence que ce type de construction a dû impliquer un important travail de groupe. Il faut imaginer l'organisation d'une main d'œuvre nombreuse et solidaire, avec l'élection d'un chef de chantier ou architecte pour coordonner l'ensemble des travaux et la présence d'un chef religieux pour légitimer la conduite de l'ensemble du projet.

Dans l'île, on distingue quatre expressions principales du mégalithisme : le menhir, la statue-menhir, le coffre et le dolmen.

LE SITE DE PADDAGHJU :

Les menhirs (*i stantari*), signifiant « pierres longues » en breton, sont la plupart du temps étroitement associés aux sépultures, mais il en existe également implantés près des habitats ou encore placés sur des voies de communication.

Sur le site de Paddaghju on en recense 258, instituant cette station comme le plus grand ensemble de toute la Méditerranée occidentale. Les monolithes observent pour la plupart une orientation nord-sud avec la face à l'est et sont regroupés en 7 alignements (*filarate*).

Quelques précisions chronologiques

L'emploi du terme de Préhistoire pour désigner la période qui s'est écoulée en Corse depuis le VIII^e millénaire avant notre ère jusqu'à l'âge du fer est certainement trop généraliste pour rendre compte de l'évolution qui s'est opérée durant toute cette époque.

C'est pourquoi il est d'usage chez les préhistoriens d'utiliser une terminologie plus précise selon la découpage suivant :

Mésolithique - Néolithique : Préhistoire

Néolithique - âge du bronze : Préhistoire récente

Âge du bronze - âge du fer : Protohistoire.

Il est évident que de telles nuances sont avant tout le fait de spécialistes, néanmoins elles contribuent à un meilleur reflet de la réalité archéologique.





Vue générale de Paddaghju.

Leur hauteur varie entre un et trois mètres, voire plus pour un tout petit nombre d'entre eux. La structure générale du site résulte vraisemblablement d'une série d'évolutions. La présence de quatre statues-menhirs au sein des alignements serait d'ailleurs la conséquence de transformations sur place de simples menhirs. Pour preuve, les éléments anthropomorphes sont gravés et non sculptés, ce qui suggère une réalisation postérieure.

À l'extrémité de l'alignement le plus long, se trouve une sépulture en coffre.

Les coffres (*i bancali*) sont des constructions partiellement enterrées réunissant quatre dalles taillées et posées de chant, mais sans dalle de couverture. Celui de Paddaghju a livré à la fouille du

matériel archéologique daté du Bronze ancien, dont une lame de poignard en cuivre, un anneau en or, un brassard d'archer et des vases d'offrandes. Il s'agit sans aucun doute de la tombe d'un être important et puissant de sa communauté.

Ainsi, cette association entre le coffre et les alignements de menhirs permet d'interpréter le site comme un haut lieu religieux.

Par ailleurs, ce n'est pas un hasard si autrefois, dans la tradition populaire, ce territoire était craint et surnommé « le cimetière des Turcs » (*Campu di i Turchi*), en référence aux invasions barbaresques, tant les menhirs couchés rappellent un champ de bataille. En fait, il est assez fréquent en Corse de trouver des toponymes à consonance péjorative pour désigner les constructions mégalithiques. Nombre d'entre elles sont associées à des personnages effrayants ou de légendes comme le diable et l'ogre.

Sans doute faut-il y voir une volonté de la part des nouvelles populations chrétiennes de désacraliser ces lieux en faisant appel aux sentiments de crainte et d'effroi. Le surnom *Stazzona di u Diavulu*, c'est à dire : « la forge du diable » donné au dolmen de Funtanaccia en est une bonne illustration.

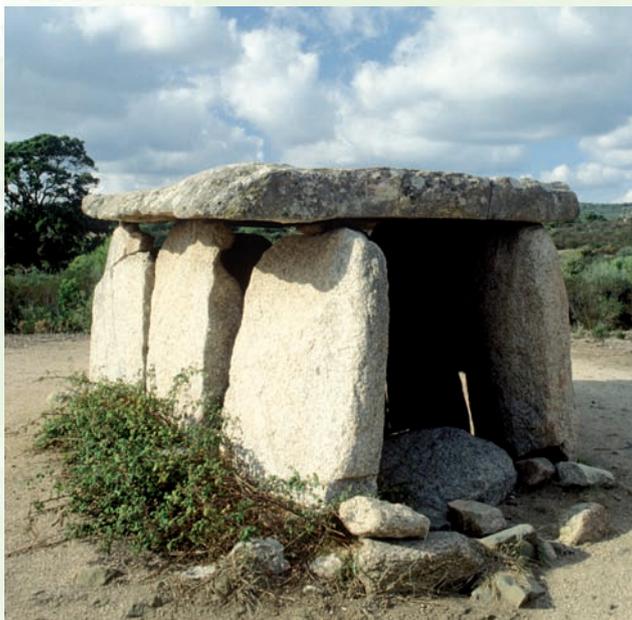
LE PLATEAU DE CAURIA :
FUNTANACCIA - RINAGHJU -
I STANTARI

Le dolmen (*stazzona* ou *tolla*) est une sépulture collective de forme trapézoïdale fermée sur trois côtés, avec au moins une dalle de couverture. Il est souvent associé à des monolithes plantés à proximité, comme c'est le cas sur le plateau de Cauria.

Le dolmen de Funtanaccia, tant du point de vue de sa conservation que de son mode de construction, est certainement le plus beau dolmen de Corse, et cela lui vaut d'être classé



Détail des alignements de Paddaghju.



Dolmen de Funtanaccia.

monument historique depuis 1900. Il est composé de six orthostates, sortes de montants régularisés d'une trentaine de centimètres d'épaisseur, et d'une grande dalle de couverture (3.40 x 2.90 m). Avec 4 m², la chambre funéraire est de dimensions notables. Elle s'ouvre à l'est dans l'axe du soleil levant au solstice d'hiver.

Placé au sommet d'une petite butte, avec une hauteur de 1.80 m et une longueur de 2.60 m, ce monument devait être visible de loin, attirant le regard et forçant l'observation. À l'origine, il s'agissait d'une véritable nécropole car ce sont trois dolmens, malheureusement détruits aujourd'hui, qui avaient été signalés. De plus, cette structure s'inscrit dans un contexte mégalithique plus large puisqu'elle se trouve à quelques centaines de mètres de Rinaghju et de I Stantari, sites

d'alignements de menhirs et de statues-menhirs qui d'ailleurs, pour certaines, sont bouleversantes de réalisme.

La première occupation du site de Rinaghju remonte au Néolithique ancien, vers 5600-5000 ans avant notre ère. Ainsi très tôt, ce grand plateau particulièrement riche en ressources naturelles (sources pérennes, proximité de la mer), propice à l'élevage et à la mise en culture, a attiré l'implantation de groupes préhistoriques. Mais l'édification des premiers alignements débute bien plus tard, au cours du V^e millénaire, au Néolithique moyen. L'organisation actuelle du

site procède de plusieurs phases de constructions et de destructions réalisées jusqu'à la fin de l'âge du bronze. Au total, on recense 178 monolithes, couchés ou redressés, répartis sur plusieurs rangées.

Le site I Stantari se compose quant à lui d'une trentaine de pierres dressées reparties en deux groupes, dont le premier remonte au Néolithique terminal et le second au début du Bronze final, vers le I^{er} millénaire avant notre ère.

Parmi ces 30 monolithes, on relève 7 statues-menhirs portant des attributs guerriers.

En effet, la statue-menhir, à la différence du menhir, présente des éléments sculptés ou gravés évoquant un personnage humain. Il peut s'agir de détails anatomiques, d'attributs vestimentaires ou de représentations d'armes. C'est d'ailleurs ce dernier trait qui fait toute l'originalité de la statuaire mégalithique insulaire.



Alignement de menhirs du site de Rinaghju.



Statues-menhirs de Cauria IV (ci-dessus) et V (ci-contre).

Celles de I Stantari sont particulièrement évocatrices, notamment Cauria IV, qui porte sur la poitrine une longue épée suspendue à un baudrier passant au-dessus des épaules. D'autres présentent une coiffe en forme de casque, avec une cupule de chaque côté suggérant l'emplacement de cornes de bovidés, à l'instar des guerriers de l'âge du bronze en Méditerranée. Enfin, plus rarement, sont figurés des mains et des bras. La plupart des statues étaient colorées à l'ocre ou à l'hématite et avaient une allure toute autre que celle que nous percevons



communautés de marquer leur territoire.



Alignement de I Stantari : statues-menhirs avec cupules.

aujourd'hui. Elles devaient dégager un caractère encore plus monumental, imposant le respect, voire la vénération.

S'agissait-il de personnages marquants de la communauté, d'ancêtres héroïques, de dieux ? Les arguments scientifiques manquent pour pouvoir répondre avec certitude. En fait, il est fort probable que les monolithes aient eu plusieurs significations. Leur emplacement près de voies de passage, de cols, de gués de rivière ou de points d'eau, témoigne également d'une volonté ferme de la part des



Cauria II et IV vues de dos.

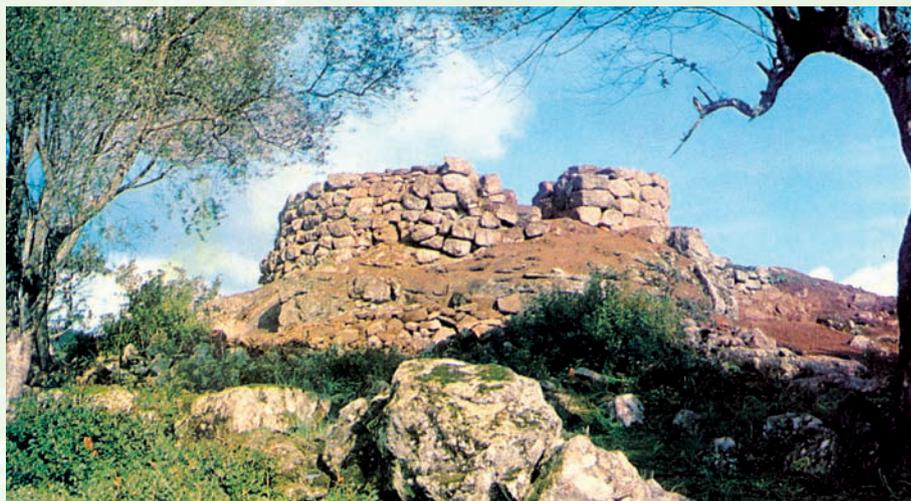
Si l'intention première du sculpteur a été de bien dégager la tête des épaules, on ne peut ignorer l'aspect phallique de ces statues. Pour les identifier, les archéologues attribuent à chacune un numéro.

UN CASTEDDU DE L'ÂGE DU BRONZE : ALÒ BISUGHJE

Pour comprendre le mode de vie des sculpteurs de mégalithes, il faut s'intéresser aux groupes constructeurs de *torre* avec lesquels il existe une certaine unité culturelle.

En cela, le site d'Alò Bisughje est particulièrement riche d'enseignements, puisqu'il est directement associé à la présence de plusieurs monolithes qui attestent de la contemporanéité entre ces deux groupes.

Ce *casteddu* de l'âge du bronze, placé sur une importante voie de communication reliant le plateau de Grossa à la vallée du Rizzanese, bénéficie d'un point de vue exceptionnel. Sa construction d'aspect défensif se compose de plusieurs monuments, avec à l'est une *torra* à l'architecture assez élaborée. En effet, une pièce principale circulaire distribue en son centre plusieurs diverticules suivant la forme d'un *svastika* (symbole sacré de l'Inde, en forme de croix à branches coudées), permettant ainsi de récupérer un maximum d'espace dans l'épaisseur des murs. Les vestiges d'une partie de rampe hélicoïdale signalent la présence d'un étage. Au sud-ouest, un second



Vue générale de la *torra* principale du site d'Alò Bisughje

monument de forme également elliptique est plus dégradé et de dimensions plus réduites. Il débouche sur une terrasse ayant livré plusieurs fonds de cabanes.

On imagine alors l'occupation de ce *casteddu* par une petite communauté sachant tout à la fois assurer sa subsistance et sa défense. Les activités principales devaient se dérouler au sein de la *torra* la plus grande, comme en témoigne la mise au jour d'un magnifique foyer devant servir aussi bien aux préparations culinaires qu'aux activités artisanales. Le mode de vie est encore fondé sur une économie agro-pastorale bien que la

découverte d'un moule de hache atteste de la maîtrise de la fonte du bronze (alliage du cuivre et de l'étain).



En revanche, la présence d'une enceinte en pierres sèches autour des structures souligne de nettes préoccupations sécuritaires.

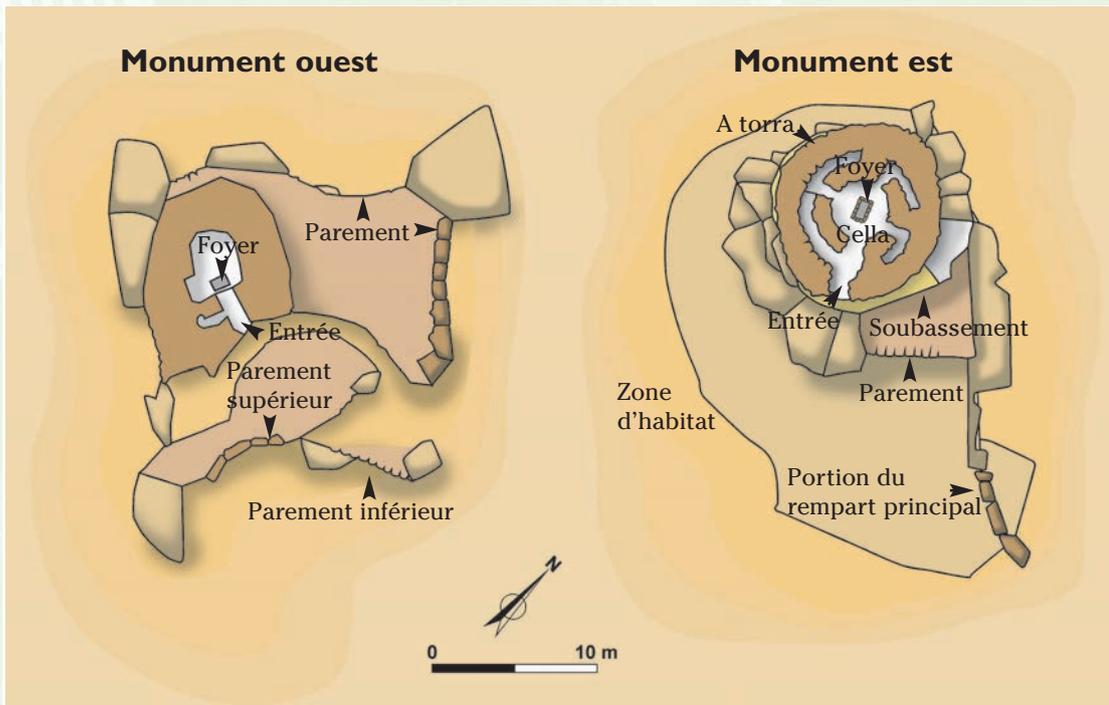
Ce phénomène général à la Corse est très certainement à mettre en parallèle avec la densification des échanges à travers la Méditerranée au cours de l'âge du bronze.

Le musée départemental de Préhistoire corse de Sartène

Depuis 1992, la Collectivité Territoriale de Corse œuvre à la protection et à la mise en valeur du site de Cauria dont elle est actuellement propriétaire, en étroite collaboration avec le musée départemental de Sartène.

Celui-ci propose de nombreux ateliers pédagogiques permettant aux enfants comme aux adultes de découvrir l'histoire de la Corse. A n'en pas douter, l'expérimentation archéologique est une démarche efficace pour aborder de façon concrète le mode de vie des hommes du temps passé et favoriser l'appropriation d'un patrimoine commun.

Parmi les activités proposées se distinguent : la réalisation et la cuisson de poteries ; le tir à l'arc et au propulseur ; la taille des roches ; l'apprentissage des méthodes de fabrication du feu et la possibilité de participer à un chantier de fouilles reconstitué.



Les fouilles menées en 1965 par Roger Grosjean ont permis de dégager entre ces deux monuments une dizaine de fonds de cabanes qui devaient constituer le village. Le monument oriental, avec ses huit mètres de diamètre extérieur, est de dimensions notables, alors que le monument ouest offre une surface plus réduite.

Plan du site d'Alò Bisughje d'après Frédéric Demouche (Musée départemental de Préhistoire corse, Sartène).

Construite sur une assise rocheuse, la torra présente une cella de 3.40 m. de diamètre, au centre de laquelle se tenait un magnifique foyer appareillé, fait d'une épaisse dalle d'argile cuite ceinturée de blocs de pierre. Au premier plan, on peut observer l'importance du volume des pierres qui ont été utilisées pour la construction des murs.



Vue de la cella (chambre) du monument est d'Alò Bisughje.

Des seigneurs della Rocca à la domination génoise

La « presqu'île » de Grossa, territoire situé au sud de Sartène, entre les vallées du Rizzanese et de l'Ortolo, et sa marge ouest, le Valinco, ont représenté pendant près de trois siècles, et malgré des alliances de façade, tactiques ou conjoncturelles, une zone de résistance à la domination génoise. Point de départ de leur rayonnement insulaire ou base de repli dans l'adversité, trois seigneurs, Giudice Maggiore, Arrigo et Rinuccio, y ont notamment construit leur légitimité et leur puissance, et parfois connu leur chute.

UN RÉSEAU DE PETITES PLACES FORTES

Lorsque Sinucello della Rocca (Guidice de Cinarca) s'empare du château de Rocca di Valle au milieu du XIII^e siècle, les premières fortifications existent depuis près de deux siècles dans l'île et certaines de celles-ci ont appartenu à sa famille : son père Guglielmo a résidé à Rocca di Valle et sa mère, Finidora, se réfugiera, après le tragique assassinat de son mari, à Baricini. La reconquête de l'île, à partir de 1245, se fera à partir de modestes reliefs fortifiés dans l'Alta Rocca (Contudine, Capula, etc.) et ne sera réellement effective qu'après la réoccupation symbolique des châteaux de Rocca di Valle et de Baricini, mais également à la suite de la prise du château d'Istria. C'est à partir de là qu'il étendra progressivement son emprise sur l'île jusqu'à être reconnu comte de Corse, à la *Veduta* de Mariana, en 1264. À sa mort dans la prison génoise de Malapaga, au début du XIV^e siècle, ses quatre fils bâtards se

disputeront le territoire qu'il leur a légué et qui a depuis reçu le qualificatif de « Terre des bâtards ».

L'importance symbolique des petites places fortes la dispute avec leur signification stratégique : posséder un ou plusieurs châteaux permet de se défendre, mais offre aussi la possibilité de contrôler un territoire et ses habitants. Cette possession légitime les attributs de la puissance et de l'indépendance du pouvoir seigneurial : le prélèvement de l'impôt (taille sur les feux en particulier) et le droit de rendre la justice.

Ici, comme ailleurs dans l'île, la révolte « populaire » de 1358 entraîne une première destruction de nombreuses places fortes, mais, à la différence d'autres secteurs de l'île, les seigneurs *Cinarchesi* récupéreront assez rapidement la majeure partie de leur influence et feront reconstruire une partie des châteaux détruits.

Ainsi, à la fin du siècle (de 1370 à 1401), Arrigo della Rocca, favorable aux intérêts du roi d'Aragon, qui occupe alors la Sardaigne, réaménage le château de Baricini et fait construire celui de Roccapina.



Pointe de Buturetu. Soubassement d'une partie du *casteddu*.

1000 PISE 1100 1200 Bataille de Méloria 1284 1300 GÈNES 1400 Office de St-Georges 1453 1500 1600

FÉODALITÉ ET CHÂTEAUX FORTS

TOURS

Révoltes populaires 1357-1358

Premiers raids "turcs" 1510

Giudice de Cinarca, ou Guidice Maggiore, ou Sinucello (Simoncello) della Rocca

Dernier fils de Guglielmo, un cadet de la maison de Cinarca, Sinucello est mis à l'abri à Pise après l'assassinat de son père et sans doute de sa mère. Il y passe son enfance et son adolescence, faisant son apprentissage du métier des armes. Il retourne en Corse en 1245 avec le titre de comte de Cinarca et de « juge » (d'où « Giudice »). Mal accueilli par les petits seigneurs corses, il construit le château de la Contudine, près d'Aullène, et combat victorieusement contre les Biancolacci qui occupent le château de Capula. Il s'empare ensuite de la piève de Veggeni et de diverses petites places fortes (Litalla, Rocca di Valle, Istria, Ornanu, etc.). En 1250, il est reconnu comme seigneur des terres qui s'étendent entre le col Saint-Georges et la région bonifacienne.

De 1257 à 1264, Giudice étend son emprise sur la Cinarca, puis sur la Balagne et, en 1264, il est reconnu comme seigneur de toute la Corse. La suite de l'histoire de notre personnage est plus controversée. Dans la chronique de Giovanni della Grossa, Giudice apparaît comme un héros presque toujours victorieux, allié des Pisans dont il reçoit le soutien maritime, et opposé aux Génois, jusqu'à sa capture par trahison en 1300. On comprend pourquoi certains historiens l'ont appelé ensuite Guidice Maggiore et l'ont considéré comme le premier et emblématique résistant à l'occupation génoise.

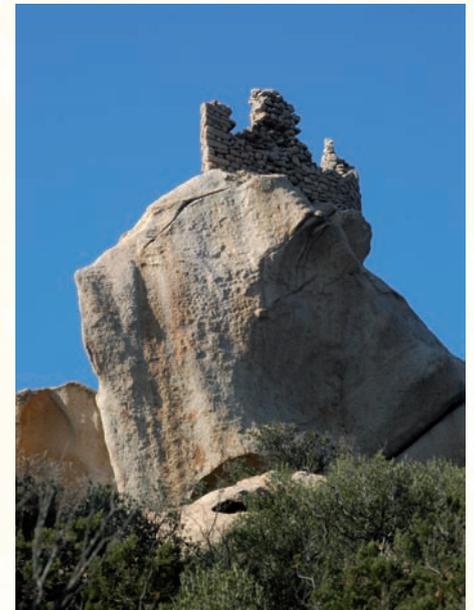
Pour d'autres chroniqueurs, mais aussi grâce aux archives génoises et au récit de Jacopo Doria, l'histoire de Guidice est à la fois moins belle et plus complexe. Contrairement à la présentation qu'en fait Giovanni della Grossa, il fait donation à la fin 1258 de sa seigneurie à la République de Gênes et la récupère en fief. Une autre preuve de ses liens avec Gênes nous est fournie par sa prestation du serment de fidélité à Gênes en janvier 1280. Il semble toutefois que ces donations ou autres serments d'allégeance soient purement tactiques et que Guidice ne se soit allié aux génois que pour conquérir une partie de la Corse, ou parce qu'il ne peut pas faire autrement. La rupture définitive avec Gênes aura lieu en 1281 ou 1282 et se terminera après plusieurs succès militaires par sa capture et son incarcération à Gênes en 1300.

Son neveu, Vincentello d'Istria, lui aussi très favorable aux intérêts aragonais, un temps vice roi de Corse pour le compte du roi d'Aragon, participera de 1406 à 1434 à cette réinstallation ou restauration des *casteddi*. Sa décapitation, en 1434, est suivie d'une grande phase de turbulences, en partie liées à des rivalités successorales, et les petites forteresses privées vont alors se multiplier.

Dans le dernier quart du siècle, le fils illégitime d'un autre Guidice, Rinucciu della Rocca, joue d'abord la carte de Gênes, devient vassal de l'Office de Saint-Georges et combat victorieusement Paolo da Leca, le puissant représentant de l'autre branche des seigneurs Cinarcais. C'est lui qui fait

construire le château de Roccatagliata, dans l'Alta Rocca, et réaménager le château de Baricini dont il fait un temps sa résidence principale. Mais sa puissance inquiète l'Office de Saint-Georges dont il devient l'ennemi juré. Contraint plusieurs fois à l'exil, trahi et traqué, il meurt au combat près d'Arbellara en 1511, lors d'une dernière tentative de retour dans le sud de la Corse. Au moment de sa disparition, les dernières places fortes ont été démantelées depuis plusieurs années : Baricini en 1505 et Roccatagliata en 1503.

Malgré les destructions génoises, il est possible de retrouver les sites d'une demi-douzaine de fortifications : Rocca di Valle, Corbu, Barese, Litalla, Roccapina,

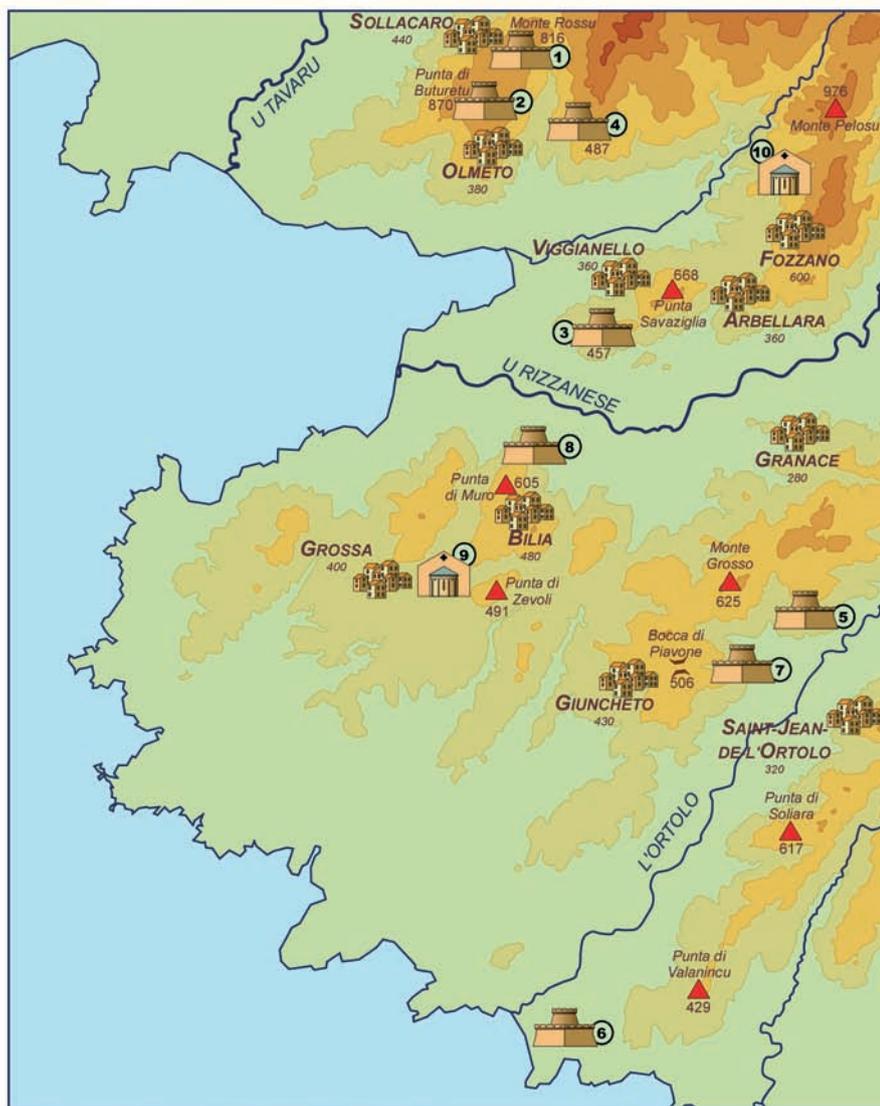


Roccapina.

Vestiges du casteddu qui couronnent la tête du lion.

Les *casteddi* médiévaux de la Rocca

Destinés au contrôle du territoire, ils occupent une position privilégiée sur une vallée ou une voie de passage. C'est donc leur nombre, qui leur permet de former un réseau, plus que leur taille, somme toute modeste, qui fait l'importance de ces places fortes.



Châteaux (casteddi médiévaux)

- 1 - Istria
- 2 - Buturetu
- 3 - Casteddu di u Corbu
- 4 - Rocca di Valle
- 5 - Baricini
- 6 - Roccapina
- 7 - Litalia
- 8 - Baresi



Églises piévanes

- 9 - San Giovanni de Grossa
- 10 - Santa Maria Assunta de Santa-Maria-Figaniella



Villages médiévaux



Baricini, mais aussi Istria, Buturetu. Elles occupent toutes un sommet rocheux relativement difficile d'accès. Les hauteurs naturelles, bordées par des à-pics, constituent des éléments défensifs de tout premier ordre, en particulier lors de la première phase de construction aux XIII^e et XIV^e siècles, alors que l'artillerie n'existe pas encore.

Les constructeurs ont cherché à utiliser au mieux des sites de faible superficie pour construire quelques pièces d'habitation s'appuyant sur des blocs rocheux. Le site fortifié est en général accompagné d'une citerne et, dominant le tout, d'une petite tour carrée à usage de donjon. Une chapelle est parfois présente en contrebas du château.

La vie dans ces nids d'aigles était probablement très inconfortable, pour une garnison réduite à quelques hommes, et il n'est pas sûr que leur occupation ait été permanente. Sauf exception rarissime, ces places fortes n'étaient pas capables de résister à un long siège. En revanche, elles ont joué un rôle essentiel dans le contrôle des territoires dominés par les *Cinarchesi*, ce qui explique que certains de ces « châteaux » aient été détruits et reconstruits plusieurs fois. Tel est le cas de Baricini.



Ruines de la citerne de Corbu.

UN EXEMPLE DE *CASTEDDU* :
BARICINI.



Baricini.

L'emplacement du casteddu est à la fois défense naturelle et poste d'observation privilégié.

Il s'agit d'un des *casteddi* les plus importants de Corse et, aujourd'hui encore, c'est l'un de ceux qui comporte le plus de vestiges. Bâti sur un véritable pain de sucre granitique, il domine de plus de 400 m la moyenne vallée de l'Ortolo (le *fiuminale* de Surgiani au Moyen Âge) dont il verrouille l'accès. Depuis le sommet de la pyramide, la vue porte aussi bien sur les aiguilles de Bavedda que sur le littoral de Roccapina.

Défendu naturellement sur trois faces, le quatrième coté est armé par un mur sur lequel s'appuie le logis seigneurial qui présente encore des éléments architecturaux assez bien conservés : fenêtres et cheminée. Deux citernes y sont toujours reconnaissables avec leur voûte en berceau et leur enduit de tuileau. Dominant les pièces d'habitation, on peut accéder aux vestiges d'une tour sommitale ou donjon quadrangulaire, aux murs liés à la

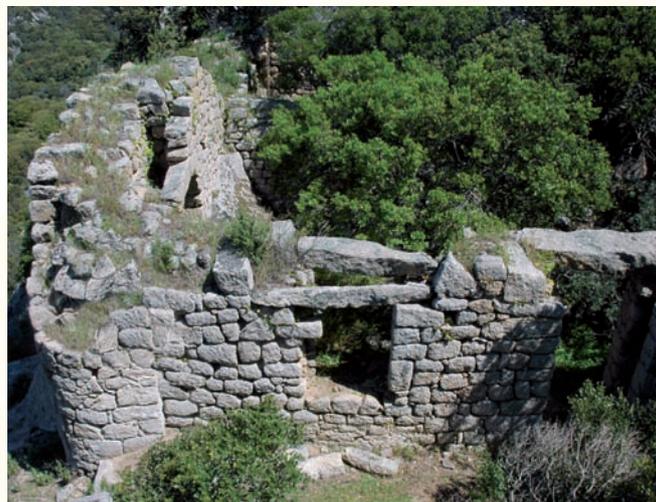
Giovanni della Grossa (1388 – 1464 ?).

Né il y a 620 ans dans la pieve de Bisogeni (littoral sartenais), il écrit à la fin de sa vie une histoire de son île. Si la partie du texte qui fait référence aux premières heures de l'histoire insulaire fait largement appel à la légende et à l'imaginaire, il n'en est pas de même pour les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Giovanni n'est pas en effet un simple scribe, mais un personnage engagé dans l'histoire de son temps. Au cours de sa longue carrière, il est tour à tour greffier-notaire à la cour de Biguglia, conseiller de Vincentello d'Istria, vicaire du gouverneur génois, ambassadeur des peuples de Corse auprès du Saint-Siège. Au sud de la Corse, il exerce les fonctions de Commissaire ou de Vicaire et participe directement au siège du casteddu de Cinarca en 1454.

chaux. Des encoches creusées dans le granite indiquent la présence probable de planchers ou autres charpentes qui augmentaient sans doute la surface habitable.

Le *casteddu* connaît une existence mouvementée. Si l'on en croit Giovanni della Grossa, il existe déjà au temps de Giudice, puisque sa mère s'y réfugie avant d'y mourir empoisonnée. Mais le chroniqueur évoque aussi la construction d'un nouveau château, par Arrigo della Rocca à la fin du XIV^e siècle, sur le piton de Baricini. Le château semble à nouveau détruit lors de l'expédition militaire du gouverneur génois Battista da Zoaglia. Il est reconstruit et joue un rôle non négligeable dans les guerres entre Génois et Cinarcais. En 1411, Vincentello d'Istria y installe une garnison, et lorsque l'Office de Saint-Georges s'en empare en 1456, celui-ci y entretient une petite administration. Le château revient

à la famille della Rocca en 1462 et Rinuccio en fait sa résidence principale après y avoir effectué des travaux en 1484. Il y mène d'abord une vie pacifique, y reçoit des hôtes de marque et possède au pied de sa forteresse une vigne. Lors de la première révolte de Rinuccio en 1502, le château constitue l'objectif prioritaire des troupes génoises et tombe entre leurs mains en mars 1503 : d'abord occupé par eux, il est détruit définitivement en 1505.



Baricini.

Vestiges datant sans doute du dernier réaménagement opéré par Rinuccio della Rocca.



Façade d'une maison à St-Jean d'Ortolo
L'appareil irrégulier et le linteau sur corbeaux
sont des éléments médiévaux caractéristiques.

UN VILLAGE MÉDIÉVAL : SAINT-JEAN D'ORTOLO

Les vestiges des villages du Moyen Âge sont rares dans l'île. Ceux de Saint-Jean d'Ortolo (Villa di Lortolo des textes anciens) où certaines constructions sont encore assez bien conservées, n'en sont que plus intéressants. Ainsi les fouilles récentes (de 1990 à nos jours) de ce village bâti sur les



Église San Giuvan, à quelques centaines de mètres du village.
L'appareil est fait de blocs plus soigneusement taillés (quadri).

contreforts de la montagne de Cagna, en limite orientale du secteur ici étudié, fournissent des renseignements précieux sur le mode de vie de ce village et sur les échanges avec le monde environnant : Corse ou Ligurie et Espagnol.

Le village semble avoir été construit au milieu du xv^e siècle, et serait donc contemporain de Rinucciu della Rocca. Il n'est d'ailleurs, pas très éloigné du château de Baricini. Les fouilles de la partie nord montrent une occupation plus précoce (xiv^e , voire même fin du $xiii^e$ siècle) de ce qui pourrait avoir été un modeste château, à partir duquel le village se serait développé au siècle suivant.

S'étendant sur plus d'un hectare, entre 290 et 350 m, le village est constitué de 28 maisons (50 à 70 feux), d'une forge et de deux ouvrages défensifs en forme de tours. Les maisons sont disposées en gradins ou sur des terrasses. Leurs murs sont ancrés dans le

rocher et soigneusement construits, en particulier au niveau des chaînages d'angle et des linteaux des portes et des fenêtres. Cela explique sans doute la hauteur de certaines ruines.

Les fouilles d'un dépotoir près d'une maison ont livré plus de 7000 fragments de céramiques de



Vestiges d'une des deux tours.

provenances très variées : des céramiques importées de Ligurie, de Toscane ou d'Espagne coexistent avec des céramiques de fabrication locale. Une douzaine de pièces de monnaie, dont plusieurs frappées à Bonifacio, viennent attester du rayonnement de cette ville génoise. La présence de plus de 80 fusaioles suggère que l'activité textile était développée, et l'on a également retrouvé une grande diversité de graines et de semence de céréales (orge, millet, seigle, blé, etc.). Enfin, un fragment de diorite orbiculaire montre que le gisement en était connu à l'époque et avait déjà intrigué les hommes du Moyen Âge.

Le village paraît avoir été occupé jusqu'au début du xvr^e siècle. La brutale interruption de son occupation peut correspondre à l'une des razzias des corsaires barbaresques qui vont entraîner la construction des tours littorales.

PIÈVES ET ÉDIFICES RELIGIEUX

Le territoire insulaire est divisé au Moyen Âge en pièves. Cette division d'abord religieuse correspond en réalité à une entité géographique. La piève, c'est fréquemment le bassin versant d'un de ces innombrables petits fleuves côtiers qui drainent la Corse. Au cœur de la piève, on rencontre très souvent au milieu ou au fond de la vallée un édifice religieux majeur : l'église piévane ou piévanie qui joue un rôle prépondérant, puisque c'est le seul édifice de la piève dans lequel on peut pratiquer les baptêmes.

Nous savons aussi que la piévanie, ou un bâtiment proche, pouvait servir parfois de centre administratif ou judiciaire. Elle s'accompagne d'une foule d'édifices plus modestes : chapelles ou oratoires. Ces dernières sont à proximité des habitats, sur un petit relief, à côté d'un *casteddu*, ou le long d'un chemin.

Le territoire de la Rocca porte encore deux de ses églises piévanes : San Giovanni Battista de Grossa pour la piève de Bisogeni et Santa Maria Assunta de Santa Maria Figaniella pour celle de Veggeni.

L'ÉGLISE SAN GIOVANNI BATTISTA, PIÉVANIE DE BISOGENI

Aujourd'hui désaffectée et isolée au milieu de la « presqu'île de Grossa », l'église San Giovanni comporte une nef unique

prolongée par une abside semi-circulaire.

Sa construction remonterait à la première moitié du XII^e siècle selon Geneviève Moracchini-Mazel. Elle a été transformée en maison de campagne, ce qui s'est traduit par le percement de fenêtres dans les murs latéraux, et par la surélévation de l'abside. Il n'y a pas ici d'utilisation de matériaux de couleur différente comme dans le nord de la Corse, ce qui n'empêche pas à la façade d'offrir une composition élégante, avec une attention particulière pour certains détails que l'on ne retrouve pas dans les autres piévanes de la Rocca ou de l'Alta Rocca.



Façade de San Giovanni de Grossa

1 : fronton ; 2 : arc de décharge en plein-cintre ; 3 : tympan.

L'abside semi-circulaire possédait une fenêtre meurtrière aujourd'hui obturée et une archivolte rectangulaire et monolithique. Sous la corniche on trouve une série de linteaux creusés et mimant un arc. À la jonction des linteaux des modillons sont ornés de diverses figures.

Les façades latérales sont percées chacune d'une porte. Ici aussi les blocs des corniches sont évidés en arc, et des modillons y sont disposés comme pour l'abside. Les trous de boulins ont été laissés apparents.

L'appareil de la façade, mais aussi celui des côtés et de l'abside, est composé de blocs très soigneusement taillés et disposés. Un soubassement mouluré parcourt l'ensemble des murs et n'est interrompu que par la porte centrale. Celle-ci est encadrée par de simples piédroits monolithes et un linteau rectangulaire, mais elle est surmontée par un très esthétique arc de décharge. Cet arc surhaussé, constitué de dix-huit

claveaux bien taillés, est circonscrit par un bandeau mouluré qui repose, ainsi que les claveaux inférieurs, sur deux corbeaux eux-mêmes moulurés.

Le fronton est constitué d'une arcature de neuf arcs dont les extrémités retombent alternativement sur un modillon ou sur un petit pilastre à section rectangulaire. Entre les arcs, des cavités circulaires comportaient originellement des bols de couleur en céramique : les *bacini* (on en

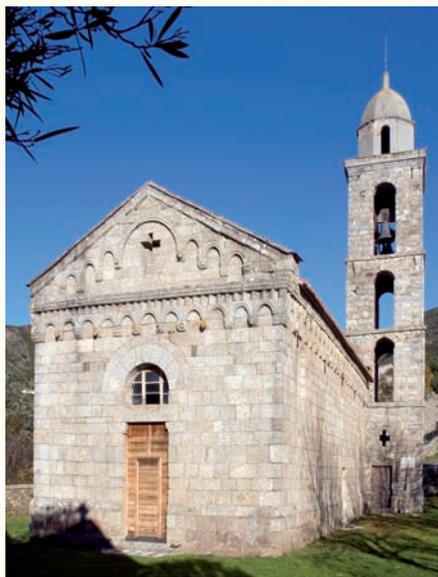
trouve encore en place sur l'église San Giovanni de Poggio di Tallano). Le rampant du toit est mouluré et les modillons d'aplomb sont ornés de divers motifs érodés : têtes humaines, feuilles, etc.

Trois têtes humaines disposées de façon non symétrique se trouvent de part et d'autre de l'arc surmontant la porte : peut-être les portraits stylisés de pieux

fondateurs... Trois éléments décoratifs en creux, un cercle encadré de deux losanges, agrémentent également la façade et créent un jeu d'ombre et de lumière particulièrement réussi.

On retrouve plusieurs de ces éléments stylistiques sur de nombreuses églises de Toscane, mais aussi en Sardaigne, du fait de la domination de Pise sur les deux îles à cette époque. La cité toscane ne se contente pas de contrôler les affaires religieuses et de réorganiser les pièves, elle importe également ses modèles. C'est pourquoi on dit fréquemment des églises romanes de Corse qu'elles sont de « style pisan ».

L'ÉGLISE SANTA MARIA ASSUNTA,
PIÉVANIE DE VEGGENI



L'architecture de l'église Santa Maria Assunta est plus directement comparable à celles de Poggio di Tallano et de Carbini, ses sœurs de l'Alta Rocca. Selon Geneviève Moracchini-Mazel, elle

a probablement été construite dans la deuxième moitié du XII^e siècle, le campanile ayant été ajouté bien postérieurement.

Là encore, l'appareil des murs et de la façade est constitué de dalles taillées avec grand soin, pratiquement à joint vif, et disposées de façon particulièrement régulière. On notera ainsi que les différents lits se suivent de la façade principale aux façades latérales. L'abside est encore recouverte de sa toiture de roche (*teghje*). Les façades latérales possèdent des fenêtres meurtrières, dont les linteaux échancrés en plein-cintre témoignent d'un beau travail de stéréotomie. Certains arcs sont bordés de fines cordelières.

Si l'on retrouve les mêmes éléments de composition dans les trois églises, celle de Santa Maria Assunta dégage une impression de plus grand équilibre, notamment dans le rapport entre hauteur et largeur de la façade principale. Le fronton semble ainsi plus important, et surtout, la porte principale, si on englobe son linteau monolithe et l'arc de décharge qui le surmonte, en occupe près des deux tiers de la hauteur et parvient à atteindre l'arcature située sous le bandeau. Il faut noter que le tympan, aujourd'hui ouvert, était plein à l'origine.

Le bandeau mouluré, souligné par des arcatures, qui sépare le fronton

de la partie inférieure est ici soutenu par un dispositif en dent d'engrenage se prolongeant sur les façades latérales. Contrairement aux églises de l'Alta Rocca, les petits arcs qui composent les

arcatures parcourant toutes les façades sont faits de linteaux rectangulaires excavés, et non de sections de circonférence moulurés, ce qui permet sans doute une plus grande régularité. Leur ligne est légèrement brisée, et tous reposent sur des modillons diversement décorés de masques humains, de serpents enroulés sur eux-mêmes, de moulures parallèles horizontales, etc. Seul le grand arc central, qui accueille une croix évidée, est parfaitement de plein-cintre. Tous ces éléments rappellent que la modernisation des structures religieuses de l'île et de ses sanctuaires n'aurait pu se faire sans être accompagnée par la venue de Toscane d'architectes et d'équipes de *muratori* expérimentés.



Arcature et modillons de la façade latérale sud.

DES TOURS ET DES BARBARESQUES

Près d'un siècle après la chute de la maison della Rocca, la République de Gênes va faire édifier sur le littoral sud-ouest, considéré alors comme une des régions les plus dangereuses de l'île, six tours pour tenter de protéger du péril barbaresque les populations insulaires.

Aujourd'hui, cinq des six tours génoises (Micalona, Calanca, Campomoro, Senetosa, et Roccapina), et un fort (Tizzano), montent encore la garde sur les côtes de la Rocca, dressant leur silhouette emblématique à l'extrémité d'une crête ou sur un petit mamelon.

Les tours ont été construites au cours du XVI^e siècle, et jusqu'au début du XVII^e siècle, pour tenter de résister ou de freiner les incursions barbaresques qui sont devenues de plus en plus fréquentes. Destructions de villages, rapt de populations emmenées en es-



Tour de Roccapina.

clavage, créent un tel traumatisme dans l'île que nombre de villages sont abandonnés après une attaque.

En 1530, deux commissaires génois vont visiter l'île pour y implanter

un réseau de fortifications qui jouera plusieurs rôles : défense, guet et signalisation, mais aussi perception de droits de douanes et d'ancrage. Certes, quelques tours existent déjà dans l'île, mais elles

Tours de Senetosa et de Roccapina

Edifiée sur une crête granitique dans les années 1610-1615, la tour de Senetosa est l'une des dernières à avoir été bâtie en Corse et a encore fière allure. Elle mesure 11 mètres de haut. Le premier étage est constitué par une grande salle au sol dallé et au plafond en coupole. Les murs sont percés de deux orifices : la porte à l'est et une étroite fenêtre côté mer. On note également la présence d'une grande cheminée et de deux niches, ainsi qu'un escalier de 16 marches qui permet d'accéder à la terrasse. Celle-ci supportait huit mâchicoulis espacés (et non une couronne) et une guérite. Contrairement à beaucoup d'autres, peut-être parce qu'elle est plus éloignée de la mer (environ une 1 heure de marche depuis la plage de Conca), elle a conservé une bonne partie de l'enduit qui la recouvrait.

La tour de Roccapina a été construite au début de XVII^e siècle par Giovanni de Cauro, qui a aussi édifié la tour de Senetosa. Moins haute (8 mètres) que la précédente, elle est aussi plus dégradée. Deux trous fragilisent la structure et de nombreux blocs jonchent le sol.



Tour et fortin de Campomoro

Sa dénomination première est Port'Erice. Comme le fort de Tizzano, sa construction est financée par une taxe prélevée sur les pêcheurs de corail qui ont intérêt à voir leur activité protégée des pirates. Menée sous la menace permanente des barbaresques, elle est achevée en 1586, trois ans après le sac de Sartène. La tour possède le volume le plus important de toutes celles qui jalonnent le littoral.



Plus qu'une simple vigie, elle doit permettre de recueillir les marins attaqués, voire être un élément de dissuasion, soit par son caractère imposant, soit par la présence d'une petite garnison. C'est pourquoi la construction d'un rempart en étoile sera réalisée par la suite.

La tour coiffe une modeste colline (78 m) à l'entrée sud du golfe de Valincu. La grande salle du premier étage abrite une exposition sur l'histoire des tours en général et de celle-ci en particulier. Le petit sentier qui permet d'y accéder est agrémenté de plusieurs panneaux explicatifs.

ne concernent pas le sud de celle-ci : les tours n'y seront édifiées que lors de la grande phase de construction (entre 1580 et 1620), après que la République de Gênes ait repris à l'Office de Saint-Georges la gestion directe de la

Corse, en 1562. Le programme de construction est financé par une augmentation du prix du *bacino* de sel, à la charge des habitants, qui devront également en supporter l'entretien et la garde. Dans le sud, les pêcheurs de corail

sont également mis à contribution. Si chaque tour présente des particularités dues à sa position sur le littoral, à sa taille (hauteur, diamètre), à son plan (carré ou plus généralement circulaire) et à son état actuel de conservation, un certain nombre de caractéristiques communes doivent être rappelées. Les tours, construites en matériaux locaux, ici différentes variétés de granite, étaient en général crépies. Dans les murs très épais, souvent plus d'un mètre à la base, les blocs sont solidarités par un mortier à base de chaux. Une base tronconique est destinée à accueillir une citerne (remplie au moyen d'une canalisation partant de la terrasse) et parfois une réserve. Au-dessus, un premier étage cylindrique abrite la salle d'habitation et corps de garde, dans laquelle on trouve souvent une cheminée. L'accès se faisait par une échelle amovible aujourd'hui remplacée, dans les tours que l'on peut visiter, par une échelle extérieure. Les murs sont percés de deux orifices : la porte et une petite fenêtre. Un escalier interne, établi dans l'épaisseur de la muraille, permet de gagner la terrasse. Celle-ci comporte en général un parapet muni d'un certain nombre de mâchicoulis et une guérite ou *guardiola*. C'est sur cette terrasse que se trouvaient la ou les petites pièces d'artillerie utilisées par les *torregiani*. Ceux-ci étaient souvent au nombre de trois : un chef et deux soldats (c'est le cas en 1617 à Roccapina et Senetosa), sauf dans les édifices plus importants, telle la tour de Campomoro (un chef bombardier et cinq soldats).

Il est en général possible de la plate-forme sommitale d'une tour d'observer et d'avertir les tours situées de part et d'autre, de telle sorte que ces tours peuvent communiquer par signaux sonores (tirs d'artillerie) ou signaux visuels (feux ou fumées).

LES PONTS

Les ponts dits « génois » constituent, avec les tours côtières, l'un des deux points forts du patrimoine architectural insulaire. Leur silhouette en dos d'âne, leur arche surélevée à la forme en berceau ou anse de panier, l'étranglement de leur chaussée dallée ou pavée de galets, la faible hauteur de leur parapet, sont autant de caractéristiques qui appartiennent au paysage depuis des siècles. Fréquemment dits « médiévaux », la plupart ont en réalité été construits au cours du ^{xv}^e siècle, et appartiennent donc à l'époque moderne. Le pont de Spin'a Cavaddu en fournit un superbe exemple. Il est souvent donné comme étant du ^{xiii}^e siècle, ce qui ferait de lui l'un des plus anciens de l'île, et par conséquent un pont « pisan » plutôt que « génois ». Il semble pourtant avéré qu'un pont en pierre ait été construit, ou reconstruit, en 1551. Il se peut qu'il ait succédé à une structure plus ancienne, vraisemblablement en bois, reposant peut-être sur des piles en pierre.

M^{sr} Giustiniani, en tout cas, ne le mentionne pas, dans sa *Description de la Corse* (vers 1530), parmi les huit ponts de pierre qu'il relève.

Ses constructeurs ont ancré les deux piles de son arche unique sur deux pointements de granite situés dans le lit majeur du fleuve. La hauteur de l'arche y est voisine de 8 mètres et son ouverture de 14 mètres. La qualité de sa construction lui permet de résister à des crues importantes, telle celle

de 1993. Le fleuve put contourner le pont et envahir une partie de la vallée, interrompant momentanément le passage, sans que le pont ne soit détruit. Seul le parapet dut être restauré.

Les constructeurs ont utilisé deux autres techniques pour franchir les fleuves insulaires. Dans les secteurs où le lit des torrents est plus étroit, les ponts sont ancrés sur les berges escarpées et le tablier du pont est, sur toute sa longueur, constamment hors d'eau,

même lors des crues.

De nombreux ponts dérogent à la règle de l'arche unique et on peut compter jusqu'à cinq arches pour franchir le cours d'eau. Mais quelque soit le nombre de ces arches à l'aérienne élégance, il faut pour les construire réaliser un cintre en bois sur lequel on posera de chant les claveaux soigneusement taillés qui en constitueront la couronne et seront bloqués par la pose de la clé de voûte. On pourra alors retirer le cintre de bois : les forces seront reportées sur les piles.

Plusieurs ponts, qui défient encore aujourd'hui les siècles, n'ont plus au niveau de leur arche, que cette unique rangée de blocs appareillés grâce auxquels on peut encore franchir la rivière.



Spin'a Cavaddu sur le Rizzanese.

Le patrimoine rural bâti

Le patrimoine rural bâti de la micro-région est particulièrement représentatif de l'évolution de la Corse et de son histoire. Il en reflète les besoins, et exprime les contraintes sociales et historiques auxquelles il apporte une réponse.

UN PATRIMOINE LIÉ À UNE ÉCONOMIE AGRO-PASTORALE

L'habitat traditionnel des villages corses s'organise autour de la vie agro-pastorale dont les habitants tirent leur subsistance.

Du fait des distances souvent importantes séparant les habitations principales des lieux d'exploitation, on retrouve, le long des chemins muletiers ou de transhumance, des bergeries modestes, *caseddu*, *stazzu*. Construites de plain-pied, avec les matériaux disponibles sur place, elles n'ont généralement qu'une seule pièce et très peu d'ouvertures. Il n'est pas rare de trouver, à proximité, d'autres éléments d'architecture qui permettent une certaine autonomie en cas d'isolement prolongé, comme le four à pain. D'autres constructions sont liées à la vie agro-pastorale : aire de battage, enclos, organisation des cultures en terrasses, *chjostru*, *compulu*...

A ce patrimoine bâti lié à la vie agricole, il convient d'ajouter les moulins qui permettaient de réduire les céréales en farine et d'écraser les olives avant de les

amener au pressoir pour recueillir la précieuse huile. Cette culture de l'olivier va connaître un fort



Une bergerie et son four au col de Suara.

Dans toutes les constructions de ce monde rural, du modeste four à pain ou de la bergerie, jusqu'à la maison de notable, on retrouve le même matériau : le granite. La différence de statut se retrouvera dans la qualité de la taille de la pierre et de l'appareillage des murs.

développement au cours du XIX^e siècle, du fait d'une période de paix rarement connue jusque-là en Corse. On comptera, uniquement pour le secteur d'Olmeto, plus d'une douzaine de moulins répartis le long du cours d'eau en contrebas du village.

L'huile d'olive sera en partie à l'origine de la relative prospérité de la micro-région, d'autant qu'en 1838 a été construite, à Propriano (qui ne devient une commune à part entière qu'en 1860), une jetée permettant d'accueillir des navires de plus gros tonnage. Ce port deviendra l'un des plus importants de Corse au début du XX^e siècle. On y embarque l'huile d'olive, le bétail, le vin du sartenais et surtout le charbon de bois qui, à l'occasion de la première guerre mondiale, devient un enjeu national. C'est ainsi que son coût connaît une hausse très importante en 1917, époque durant laquelle plus de 500 ouvriers sont employés dans ce secteur dans l'arrondissement de Sartène.

DES MAISONS SOUVENT REMANIÉES

Pour ce qui est des maisons à l'intérieur des villages, elles ont très souvent subi de multiples

remaniements au cours du temps afin de répondre à différents besoins, et il est facile d'apprendre à en repérer les traces.

Le besoin d'espace d'une famille qui s'agrandit peut se traduire par diverses modifications de l'aspect extérieur de l'habitation. Il peut s'agir d'une surélévation, ou de la réalisation d'une construction attenante (*apicciu*). Dans le premier cas, on pourra essayer de distinguer des différences dans la couleur, dans la taille ou l'agencement des pierres de l'appareil. Dans le second cas, pour



Surélévation d'une maison à Olmeto.

reconnaître la partie la plus ancienne, on essaiera de distinguer le chaînage d'angle et la partie qui s'y appuie (donc plus récente).

Lorsque plusieurs membres d'une famille en viennent à se partager l'espace d'habitation, le besoin d'indépendance peut entraîner une division par niveaux et le recours à la construction de perrons pour accéder à l'étage. Enfin, d'autres remaniements traduisent les besoins de « confort moderne », avec notamment l'apparition de « cabinets d'aisance » venant se coller à la façade.



Maison à Viggianello où la partie gauche a été rajoutée.

L'HABITAT DES « NOTABLES »

Si les traces d'habitations « paysannes » qui ont pu parvenir jusqu'à nous sont, pour la plupart, relativement récentes, il n'en va pas de même des maisons de notables. Pour celles de la fin du xv^e siècle, une application particulière a été portée à la réalisation du chaînage d'angle et de l'appareillage des ouvertures. Il est encore possible de voir, à Fozzano, une maison que l'on peut dater de cette période grâce à la présence d'une baie géminée ainsi que d'un linteau sur corbeaux. Cette maison se trouve



Fozzano. Bien que toutes deux bouchées, on distingue encore la baie géminée (privée de sa colonnette centrale) et le linteau sur corbeaux de l'autre baie.

face à la tour dite « de Colomba » dont elle est contemporaine de la partie la plus ancienne. Dans le village d'Olmeto, on peut également remarquer, dans le quartier Pianello, la présence de plusieurs maisons présentant des linteaux monolithes reposant sur des corbeaux gravés de dates exprimées en chiffres romains.



Corbeau gravé (1498), quartier Pianello à Olmeto.

Cet habitat, bien que souvent modifié au cours des siècles, fait partie des plus anciennes traces d'implantation des villages tels que nous les connaissons aujourd'hui.

Au cours du xvi^e et jusqu'au milieu du xvii^e siècle, les attaques des barbares deviennent de plus en plus fréquentes. Se développe alors une architecture de défense et de protection des communautés villageoises : les *torri*. Ces maisons fortes sont également le signe d'une distinction accordée par l'Office de Saint-Georges qui administre la Corse pour le compte de la République de Gênes, et qui attribue avec parcimonie le droit d'ériger des ouvrages privés défensifs.

Elles sont généralement constituées sur un plan carré, possèdent des murs très épais, des ouvertures étroites et sont plus hautes que larges. On y pénètre par une porte

à l'étage, au moyen d'une échelle pouvant être retirée en cas de menace. Tout cela constitue une protection pouvant être qualifiée de « passive » mais il existe d'autres éléments de défense. Au-dessus des portes, sont présents des bretèches (*piumbatoghji*) qui en défendent l'accès. Des meurtrières très étroites (*archere*), permettant de ne laisser passer que le canon d'une arme, peuvent également se retrouver sur leurs façades. Au XIX^e siècle, ces bâtisses retrouveront dans certains cas une seconde jeunesse lors de multiples épisodes de *vendetta*.

Les familles rivales mènent leur guerre à partir de leurs fortifications respectives. Certaines demeures possèdent des tours construites ou reconstruites au XIX^e siècle, comme à Arbellara. En 1840, au plus fort de ces épisodes sanglants, les fortifications construites autour des maisons des belligérants sont telles qu'elles perturbent considérablement la circulation. Les habitations sont organisées pour pouvoir soutenir un siège. En effet, dans plusieurs villages, les maisons sont équipées de latrines, d'un puits et d'un four, de sorte que les occupants peuvent allonger leur période de confinement.

Durant les XVII^e et XVIII^e siècles, si on ne retrouve plus le même soin apporté à la taille et à l'appareillage des pierres que pendant une courte période allant de la fin du

Torra remaniée au XIX^e siècle à Arbellara.



Sur les traces de la vraie Colomba

Dans Colomba, sa nouvelle publiée en 1840, Prosper Mérimée, nous permet de toucher du doigt une « tradition culturelle » qui, bien que n'étant pas propre à la société corse, en a longtemps été l'image : la vendetta. Colomba a réellement existé et elle a effectivement été au centre d'une terrible vendetta opposant plusieurs familles entre 1820 et 1860.

La véritable histoire de Colomba Carabelli, se déroule dans la Rocca, plus précisément dans le village de Fozzano, entre, les familles Carabelli et Bartoli d'une part et la famille Durazzo d'autre part. Cette dernière possédait la tour en bord de route datant de 1548 ; la famille de Colomba quant à elle, possédait la tour en contrebas, qui a été agrandie en largeur en s'adossant à une autre tour datée du XV^e siècle. Le procureur dira que ce village, à cette époque, « offre un spectacle affligeant : il semble qu'il soit en état de siège, les maisons sont fortifiées, barricadées, les fenêtres obstruées par des briques rouges et les rues sont désertées ».

Colomba, quittera son village après l'assassinat de son fils, le 30 décembre 1833, qui fait suite à une embuscade contre leurs adversaires, et finira sa vie dans la demeure de sa fille à Olmeto. Cette maison se situe en surplomb de la route nationale qui, à cette époque (1846-1848), est bordée d'un imposant mur de soutènement en pierres taillées réalisé par les forçats du pénitencier. Colomba ne reverra pas son village natal de Fozzano où elle est néanmoins enterrée.



Tour Carabelli.



Tour Durazzo.

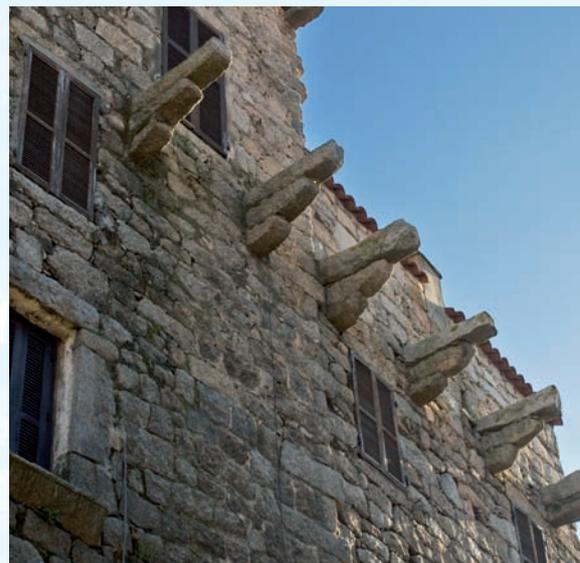
xvi^e au début du xvii^e siècle, on conserve les techniques des arcs de décharge et des pierres d'allège de cette époque ainsi que la *finestra maestra* (une fenêtre d'apparat plus large que les autres). Le linteau sculpté est un ornement fréquent des maisons de notables.



Cartouche armorié à Olmeto.

Les inscriptions sont souvent simples : la date de fondation et le nom ou les initiales du fondateur, parfois un signe qui affirme la piété du fondateur (monogramme IHS, évoquant la dévotion au saint nom de Jésus). Le nombre et la finesse des caractères gravés sont fonction de la richesse du propriétaire, les motifs autres que les inscriptions sont donc rares sur les façades des maisons corse.

De nouveaux éléments de décor voient le jour, tels que les appuis de fenêtres monolithes et moulurés ainsi que les *branchetti* (photo ci-contre) qui rythment les façades.



Les bains de Baracci : des romains aux russes

Ces sources thermales sulfureuses sont connues depuis la période romaine si l'on en croit les pièces découvertes sur place lors des travaux de construction en 1881.

Ce bâtiment possède une histoire originale puisqu'elle prend source à Saigon (actuellement Hô Chi Minh-Ville) où un certain M. Giacomoni possède une maison dont il créa une réplique dans la plaine de Baracci. Bien plus tard, un autre Corse de Saigon, M. Ortoli racheta ce bien et sa famille l'exploita de façon intermittente jusque dans les années 1980. En 1992, la commune d'Olmeto a acquis l'ensemble du domaine.

Cet établissement, situé à quelques centaines de mètres du port de Propriano, était le centre d'une vie mondaine pour laquelle de grands évènements étaient organisés (courses de chevaux, meetings aériens, etc.). Outre l'architecture du bâtiment remarquable en elle-même, il faut noter qu'à l'intérieur, les peintures des murs et des plafonds des salles et de la cage d'escalier ont été réalisées avec une grande délicatesse par le prince Mestchersky. Ce dernier faisait partie d'une vague d'immigrés fuyant la révolution bolchevique dans ce qui devait devenir l'URSS. Parti de Crimée en 1920, tout comme près de 150 000 autres russes blancs, et après une étape à Constantinople, à une époque charnière où Mustapha Kemal s'apprête à créer la Turquie moderne, Mestchersky s'embarque finalement sur le « Rion », un gros paquebot à vapeur, le 26 avril 1921 à destination... du Brésil où l'État leur promet des terres cultivables. Malheureusement, l'état de délabrement avancé dans lequel se trouve le navire ne lui permet pas d'aller bien loin : il est remorqué jusqu'au port d'Ajaccio où il arrive après 20 jours d'errance en Méditerranée avec à son bord 3 700 réfugiés de toutes classes sociales qui connaîtront des fortunes diverses. Si nombre d'entre eux trouvent du travail dans les exploitations agricoles en manque de main d'œuvre dans cette Corse au lendemain de la guerre de 1914-1918, le prince Mestchersky, quant à lui, affirme ses talents de peintre dans ce bâtiment thermal de Baracci, ainsi qu'à Olmeto, dans l'église et chez quelques particuliers.



Sartène

Sartène s'étale sur plusieurs vallées, des hauts du Rizzanese au Lion de Roccapina - un territoire couvrant plus de 20 000 hectares. La ville fut fortifiée par les Génois au début du XVI^e siècle. Elle se releva difficilement de sa mise à sac par les pirates barbaresques en 1583, avant de connaître d'importantes transformations sous le Second Empire, dessinant les grandes lignes du visage qu'elle adopte aujourd'hui.



LA VILLE FORTIFIÉE

La citadelle de Sartène est la seule qui n'ait pas été installée sur le littoral par le pouvoir génois. Après la mort, en 1511, de Rinuccio della Rocca, dernier des seigneurs *Cinarchesi*, l'Office de Saint-Georges cherche à renforcer sa présence dans une Corse qui, négligée, mal défendue et privée d'une escadre de galères, était agressée en permanence par des pirates algérois ou bizertins qui

n'hésitaient pas à s'enfoncer dans l'intérieur des terres.

En 1531, dans sa *Description géographique de la Corse*, M^{gr} Giustiniani décrit cette situation : « la piève de Sartène comprenait onze villages, mais aujourd'hui à cause des incursions des corsaires, il n'en existe plus qu'un, celui qui porte le même nom que la piève. On l'a entouré de murs il y a quelques années et l'on a dépensé à cet effet quatre mille écus ».

La piève de Sartène comprenait en effet une série de hameaux formant une couronne autour de Solaro : Casa Corbolaccia, Aresciani, Tignuledda et San Damiano. Les hameaux disparurent, Solaro fut rebaptisé Sartène. La position est stratégique : sur le versant sud de la vallée du Rizzanese, de Sartène, on peut aisément surveiller l'embouchure de cette rivière dans le golfe du Valinco. Sartène est le seul point fortifié de l'intérieur des terres sur la route qui mène d'Ajaccio à Bonifacio : du col d'Arbellara, on remonte vers Sartène pour ensuite franchir le col de Suara et, par la vallée de l'Ortolo, on se dirige vers Bonifacio.

En 1552, un projet génois de fortification dont les plans furent confiés à Simone Carlone de Rappallo (architecte de la tour de Galinara) est ébauché, puis revu par Geronimo da Levanto, dit le Levantino (architecte du fortin de Girolata). Tous deux travaillent sous la direction de Lorenzo de Negroni. L'argent nécessaire aux travaux de fortifications sera pris sur les *pievi* environnantes : tant

1500

Sac de Sartène
1583

1600

GÈNES

1700

Traité de Versailles
1768

P. Paoli Grd de la Nation
1755-1769

1800

SECOND
EMPIRE
1852-1870

1900

III^e RÉPUBLIQUE
1870-1940

2000



Echauguette.

sur celles dont la défense passe par le renforcement de Sartène, que celles plus éloignées qui se servent du territoire sartenais pour faire pacager leur bétail.

Prenant appui sur un éperon rocheux, Sartène s'est ainsi établie en reliant entre eux plusieurs édifices à partir des maisons du village de Solaro. Une enceinte fut construite, les maisons faisant corps avec les murailles, avec deux tours surplombant le Canale (torrent dévalant du col de Suara) et une échauguette, la « *vardiola* ». Les maisons les plus importantes sont mises en valeur par leurs façades crépies (au mortier de chaux et de sable), et se caractérisent par des percements étroits (fenêtre une fois et demi plus haute que large). Certaines, même à l'intérieur des murs, sont dotées de mâchicoulis. L'intérieur du quartier, appelé Manighella, est un enchevêtrement de passages étroits, coupés de voûtes, d'escaliers, de passerelles débouchant sur de minuscules places. Désirant également affirmer son pouvoir, le Sénat génois fait de Sartène une

juridiction dont le siège est le « Palais du Lieutenant » ou « Palais des gouverneurs génois », l'actuel Hôtel de ville. Sous le palais s'ouvrait la porte de la ville, la Loggia, fermée par un pont-levis.

Sartène subit l'effet des affrontements qui se succèdent en ces périodes troubles. En 1564, notamment, Sampiero Corsu prend la ville et en démantèle les remparts. Cet épisode de violence et de destruction fut interrompu par le Traité du Cateau-Cambrésis : la France doit rendre la Corse à la République de Gènes et les Génois se réinstallent dans la ville en 1568. Pendant ce temps,



« Palais du Lieutenant », façade arrière.

Les défenses passives sont aussi tournées vers l'intérieur de la ville.

la Corse continue de se prêter aux rapides incursions des pirates barbaresques, menace permanente qui a entraîné la désertification de la région. De petits commandos, composés par l'équipage d'un brigantin ou d'une felouque, sont capables de piller un hameau ou d'enlever des individus isolés dans la campagne pour être revendus comme esclaves à Alger ou à Tunis. Ils comptent parfois parmi leurs membres des renégats qui, pour se sortir de l'esclavage, reniaient leur foi et conduisaient les barbaresques dans les replis des territoires où les Corses se réfugiaient.

LE SAC DE SARTÈNE

Ces assauts répétés mettent à mal des ouvrages parfois reconstruits à la hâte. Ils atteignent leur apogée en 1583. Après que Filippo de Pino, devenu corsaire turc sous le nom de Mammi Pacha, ait pris la tour principale d'Arbellara et ait capturé toute la population, Hassan Veneziano, roi d'Alger, et Mammi Corso débarquent à Senetosa. Ils transportent deux petites pièces (deux *smeriglie* - pièces d'artillerie légère portant des boulets de 10 ou 15 onces) qu'ils installent à San Damiano pour « battre la porte » et parviennent à s'emparer de Sartène. Près de quatre cents personnes, soit environ les deux tiers de la population, furent emmenées en captivité.

La ville mettra une trentaine d'années à se remettre de cette perte de population. Les différents bâtiments, dont le siège de la juridiction, seront agrandis et

réaménagés au fil des années, dans un premier temps par l'achat des maisons voisines. La décision est prise par M^{sr} Mascardi de construire une église, Santa Maria Assunta, en 1658, sur l'emplacement d'un édifice inachevé, l'oratoire Sainte-Marie-des-Grâces, à côté du Palazzo. Des malfaçons seraient à l'origine de son effondrement le 6 octobre 1765 (sa reconstruction débute l'année suivante et dure une vingtaine d'années - la chapelle Sainte-Anne faisant office d'église paroissiale pendant toute cette période). Ainsi, même si Gênes maintient sa présence, ces constructions successives (fortifications et autres) ne sont cependant pas accompagnées d'un entretien régulier, comme le mentionnent certains commissaires génois. Les mauvaises récoltes et la quasi exemption fiscale dont bénéficie la presque totalité des familles de Sartène contribuent à réduire considérablement les moyens nécessaires pour faire face aux dépenses.

UN RENOUVEAU TARDIF

Au XVIII^e siècle, Sartène est le théâtre de nouveaux troubles. Si les fortifications ne sont pas toujours remises en état, la vie à l'intérieur des murs s'organise. Dans son *Rapport* de 1785, Patin de la Fizelière écrit : « les rues sont étroites et scabreuses [...] les habitants sont dans l'usage de mettre leur escalier de pierre ou de bois hors de la maison, du côté de la rue [...] c'est d'autant plus incommode que les rues sont infiniment étroites et qu'un



Ruelle dans le quartier Manighella

homme à cheval ne peut se rendre jusqu'à sa porte ni l'y retenir sans gêner le passage ».

Mais jusqu'au XIX^e siècle, le bâti de Sartène est figé. En 1809, alors sous-préfecture, la ville compte 59 maisons et 1411 âmes, d'après le rapport du sous-préfet Bartoli. Seules quelques maisons prolongent la Casalonga (habitat en ligne) et forment le Borgo.

La cité est dispersée, à l'image des rivalités qui puisaient leurs origines dans des questions d'alliances ou des différents

politiques. Les luttes d'influence engendrent des guerres familiales : on voit ainsi s'installer un véritable état de guerre entre les quartiers de Borgo et de Sant'Anna, entre 1830 et 1834, prenant fin par la signature d'un traité de paix signé en l'église Sainte-Marie. Ces épisodes sanglants impressionnèrent Prosper Mérimée qui s'en inspira pour écrire *Colomba*. On pourrait ainsi voir, dans le fameux « coup double » d'Orso della Rebbia, la retranscription romancée d'une altercation qui opposa Jérôme de Rocca Serra aux frères Alexandre et Camille Pietri, et dont une chapelle en ruines, dans la vallée du Rizzanese, garde encore la mémoire (cf. photo page 28).

Il est intéressant de noter que, même dans une vision romantique, les premiers « touristes » que furent ces écrivains ou ces voyageurs, pour qui ces destinations participaient à la



Sartène en 1824. Dessin d'après une lithographie de G. Engelmann.



Plaque de la chapelle à la mémoire des frères Pietri.

*On pourrait traduire :
"Ci-gît la dépouille
ensanglantée des mal-
heureux frère Pietri,
Sebastiano Camillo et
Alessandro, qui succom-
bèrent assassinés, celui-
là le 16 sept. 1830,
celui-ci le 26 fev. 1833.
Avec eux fut éteinte la
famille du malheureux
prêtre Paolo Maria Pietri,
qui à la mémoire des
chers et inoubliables
neveux, l'érigea."*

formation d'un honnête homme, parce qu'ils prenaient le temps d'observer, ont contribué à mettre en évidence les correspondances entre les coutumes et les édifices qu'ils rencontraient. Il va falloir attendre le Second Empire pour que Sartène se transforme.



Blason de la famille De Peretti della Rocca.

Dans le sillage de familles aristocratiques ou liées au nouveau pouvoir, une frénésie de modernité s'empare des esprits. Il ne s'agit plus de construire des maisons, mais également de les ordonner autour d'espaces publics. Les priorités évoluent : le caractère défensif est délaissé au profit

d'une volonté d'aménagement urbain. Des familles influentes, placées dans l'intimité du pouvoir impérial (perçement du Canal de Suez, haute fonction publique...) reproduisent à Sartène le nouvel art de vivre.

En même temps qu'ils s'adonnent à une agriculture moderne (c'est le début de la plantation massive des grands domaines de l'Ortolo à l'image, toute proportion gardée, des vignobles bordelais...), ils construisent des immeubles de rapport et des hôtels particuliers. La rue Sainte-Anne nous en donne l'exemple : répondant à des principes précis, ligne droite et répétition des façades, les constructions s'inscrivent dans le cadre d'une esthétique du rationnel. Une des particularités de cette artère est l'abondance des balcons qui rythment le côté des immeubles de rapport, tandis que sur les façades du côté opposé, des pilastres et des encadrements de fenêtres prolongent les hôtels particuliers du cours Bonaparte. Cette nouvelle voirie a nécessité des réajustements de niveaux. Ainsi, le talweg séparant la



Maison Rocca Serra.

« Casalonga » de la citadelle a été comblé pour la création de la place Porta au niveau de la Loggia. La place se termine par un marché couvert qui donne, avec sa toiture terrasse, une perspective plus urbaine à ce nouvel espace.



Les façades de la rue Sainte-Anne.

Un des principaux acteurs de ces réalisations fut Joseph Bortoli. La ville s'aère et s'écarte de la description qu'en fit Dorothy Carrington : « cette jungle de pierre obscurcit le ciel et il semble que la pluie ne puisse descendre jusqu'au niveau des ruelles... ». La plupart de ces ensembles subsistent encore intacts aujourd'hui et seules quelques réalisations modernes viennent border un ensemble urbain immobile, Sartène restant le centre actif d'une région foncièrement agricole.

La place Porta, cœur de la ville, depuis le XIX^e siècle.



De nouvelles maisons de notables



L'habitat le plus représentatif de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles est constitué de ce que nous connaissons sous le terme de Casone (ou Palazzu). On en retrouve des exemples à Sartène, comme dans quasiment tous les villages du Sartenais-Valinco qui connaissent à cette époque un fort développement. Plus la maison présente des volumes importants, plus on a affaire à une famille puissante.

Les pierres taillées en parallélépipède rectangle sont posées sur leur longueur et calées par de nombreux éclats. La façade est généralement recouverte d'un enduit. La porte d'entrée à deux vantaux, plus ou moins décorée par du travail de menuiserie, surmontée d'une imposte en fer forgé (pouvant incorporer les initiales du propriétaire) permet de laisser pénétrer la lumière naturelle afin d'éclairer le vestibule d'entrée donnant sur l'escalier. Dans quelques cas, on voit apparaître le blason de la famille au dessus de la porte d'entrée ou directement sur la façade de la maison. Extérieurement, les fenêtres sont disposées de façon symétrique, les persiennes extérieures se généralisent au détriment des volets pleins intérieurs traditionnels et quelquefois, un balcon et son garde-corps en ferronnerie viennent enrichir la façade.



GLOSSAIRE

Abside : pièce saillante du corps du bâtiment auquel elle se rattache, et qui présente son propre volume. En Corse, les absides romanes sont généralement voûtées en cul-de-four (en forme de quart de sphère).

Arc de décharge : il permet l'allègement de la pression imposée au linteau, en la répartissant sur un arc, souvent formé de claveaux, qui la repousse sur les côtés.

Archivolte : corps de moulures qui couronne la partie courbe d'une porte ou d'une fenêtre. Désigne aussi une pierre creusée en arc au-dessus d'une ouverture.

Arcature : suite de petites baies libres couvertes d'un arc. Lorsque celles-ci sont adossées à un mur plein, comme dans les édifices romans de Corse, on parle « d'arcature aveugle ».

Archère : meurtrière, ou baie ouverte dans un mur pour le tir à couvert, dont les fentes s'évasent souvent aux extrémités.

Appareil : type de taille et d'agencement de pierres ou de briques dans la construction d'un mur ou d'un élément de mur.

Bretèche : logette rectangulaire en surplomb, souvent au-dessus d'une ouverture, et abritant un mâchicoulis pour permettre le tir fichant (vertical, vers le sol).

Campanile : terme emprunté à l'italien pour désigner une tour-clocher isolée. L'acception française est différente : petit clocher à jour sur le faite d'un bâtiment.

Casteddu ou castellu : terme générique désignant en Corse une fortification depuis la Préhistoire jusqu'au Moyen Âge.

Chaînage d'angle : système

d'appareillage des pierres à l'angle d'un mur pour éviter sa dislocation.

Claveau : pierre taillée en forme de coin, dont l'assemblage permet la constitution d'un arc ou d'une voûte.

Coffre : petit tombeau mégalithique ouvert sur le dessus.

Corbeau : pierre en saillie vers l'intérieur servant de point d'appui pour le linteau.

Cordon : moulure ou corps de moulures horizontal, sans autre fonction que décorative. Il peut marquer, par exemple, la délimitation entre les deux niveaux d'une tour génoise.

Corniche : ornement en saillie, formé de moulures en surplomb les unes sur les autres. Dans les églises romanes de Corse, elle est souvent supportée par une arcature aveugle reposant elle-même sur des modillons.

Cupule : terme utilisé en archéologie pour désigner un creux circulaire fait par l'homme à la surface d'une dalle ou d'un rocher.

Dolmen : « pierre allongée », posée sur des blocs verticaux. Tombeau collectif ouvert sur le devant.

Fenêtre maestra : fenêtre « maîtresse », c'est-à-dire large et belle ouverture située à l'étage noble dans les maisons anciennes.

Feu : unité familiale (en Corse : 3,5 à 5 personnes en moyenne) servant de base à la collecte de l'impôt.

Linteau : bloc de pierre, pièce de bois ou de métal, couvrant une baie et recevant la charge des parties situées au-dessus pour la reporter sur les deux points d'appui latéraux.

Mâchicoulis (piumbatoghju) : élément de défense en encorbellement, reposant, dans les *torri* et *casi forti*, sur des consoles, et

présentant une ouverture pour faire tomber des projectiles sur les assaillants à la base du mur.

Modillon : petit support, parfois, placé sous une corniche, ou à la retombée d'une arcature, à vocation décorative.

Office de Saint-georges : institution financière à laquelle la République de Gênes délégua la gestion de la Corse de 1453 à 1562.

Pierre d'allège : pierre quadrangulaire située sous l'appui d'une fenêtre (en particulier d'une fenêtre *maestra*).

Piève : circonscription administrative et religieuse, instaurée avec la domination pisane, qui subdivise un diocèse. Sur le plan religieux, elle est remplacée par la paroisse ; sur le plan administratif, elle l'est par le canton, en 1790. Par extension, désigne l'église principale du territoire, qui possède l'exclusivité de la fonction baptismale.

Plein-cintre : courbure en demi-cercle.

Statue-menhir : menhir façonné pour représenter au moins une silhouette humaine et ses attributs anatomiques.

Stéréotomie : technique de taille et de coupe des pierres et matériaux de construction.

Teghji : pierres plates débitées en plaques de faible épaisseur et utilisées pour la couverture de beaucoup de toitures dans la Corse granitique. C'est un équivalent des lauzes qui, elles, sont en schiste.

Trou de boulin : trou laissé dans la maçonnerie après la dépose des boulines (pièces de bois fixées dans la maçonnerie pour la construction d'un échafaudage).

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

BAGNI (B.), « Les Russes en Corse », in *Études corse* n°49, La Marge édition, 1997.

CESARI (J.), *Corse des origines*, Éditions du patrimoine, 1999.

D'ANNA (A.), CESARI (J.), OGEL (L.), VAQUER (J.) (dir), *Corse et Sardaigne préhistoriques : relations et échanges dans le contexte méditerranéen*, Éditions du C.T.H.S, 2007.

DEMARTINI (F.), *Armorial de la Corse*, Alain Piazzola, 2003.

ETTORI (F.), *La Maison De La Rocca : un lignage seigneurial en Corse au Moyen Âge*, Alain Piazzola, 1998.

GAUTHIER (A.), *Des roches, des paysages et des hommes*, Albiana, 2006.

GIOVANNANGELI (G.), « Recherches sur les Castelli cinarchesi à la fin du Moyen Âge (1340-1505) », BSSHNC, n° 659, 1991.

GIOVANNANGELI (G.), « Le village de l'Ortolo : archéologie et histoire d'un village déserté », Patrimoine d'une île, n° 1, 1995.

GIOVANNI DELLA GROSSA, *Chronique médiévale corse*, traduction de M. Giacomo-Marcellesi et A. Casanova, La Marge, 1998.

GRAZIANI (A.M.), *La Corse génoise, économie, société, culture, 1453-1768*, Alain Piazzola, 1997.

ISTRIA (D.), *Pouvoirs et fortifications dans le nord de la Corse, XI^e-XIV^e siècles*, Alain Piazzola, 2005

LEANDRI (F.), *Les mégalithes de Corse*, Éditions Jean-Paul Gisserot, 2000.

LEANDRI (F.), CHABOT (L.), *Monuments de Corse*, Edisud, 2003.

MORACCHINI-MAZEL (G.), *Les églises romanes de Corse, vol. I, II*, Klincksieck, 1967.

RAULIN (H.), RAVIS-GIORDANI (G.), *L'architecture rurale française, Corse*, Berger-Levrault, 1978.

VERGÉ-FRANCESCHI (M.), GRAZIANI (A.-M.), *La guerre de course en Méditerranée (1515-1830) : les journées universitaires de la ville de Bonifacio*, Alain Piazzola/Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2000.

Wilson (S.), *Vendetta et banditisme en Corse au dix-neuvième siècle*, Albiana, 2002.

Encyclopaedia Corsicae, « La Préhistoire », Éditions Dumane, 2004, Vol. IV, p. 59 -156.

Avec la classe

TDC n° 929, 1^{er} février 2007, « L'archéologie ».

ASTOUL (G.), *50 activités pour découvrir le patrimoine à l'école et au collège*, CRDP Midi-Pyrénées, 2003.

FLOUET (A.), ANDRÉ (J.), *Archéologie au quotidien*, CDRP de Dijon, 2001.

GIORGETTI (G.), *50 documents pour une histoire de la Corse*, CRDP de Corse, 2006.

Un site, une monument : Campomoro, CRDP de Corse, 2006.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

J.-F. Paccosi/CRDP de Corse - F. Leandri, SRA, DRAC de Corse, couverture (g.), p.8, 9 (haut) et p.10 - A. Gauthier, p.11 à 14, p.18 et p. 20 - Musée départemental de Préhistoire corse p.9 (moule) - W. Moureaux p.15 (bas) - J.-F. Mata p.21, p.23 (g.), p.28 (blason), p.29 (porte et balcon).

ADRESSES UTILES

Musée départemental de Préhistoire corse, rue Croce, 20100 Sartène - Tél. : 04 95 77 01 09

CAUE 2A (Conseil d'architecture d'urbanisme et d'environnement de la Corse-du-Sud) 30 cours Napoléon, 20000 Ajaccio

Tél. : 04 95 21 19 48

CHEF DE PROJET :	MATHIEU HARNÉQUAUX
CONCEPTION RÉALISATION	
MAQUETTE :	ÉVELYNE LECA
PHOTOGRAPHE :	JEAN-FRANÇOIS PACCOSI
CARTES ET ILLUSTRATIONS :	JEAN DELMOTTE

SARTENAIS et VALINCO couvre les cantons d'Olmeto et de Sartène. À leur jonction se trouve la basse vallée du Rizzanese, qui débouche dans le Golfe de Valinco.

Les sites mégalithiques montrent que le peuplement y est très ancien. Les activités agro-pastorales ont longtemps prévalu sur ces terres qui furent le berceau des seigneurs della Rocca, avant de reculer devant celles du port de Propriano, autrefois modeste hameau de Fozzano. Le Golfe de Valinco, mais également Campomoro, Tizzano et Roccapina, qui sont aujourd'hui un atout pour le tourisme, furent à une époque des accès permettant les incursions barbaresques et qu'il fallait protéger. Comme son histoire, le patrimoine bâti de ce territoire offre ainsi de multiples facettes, connues ou moins connues, à l'image de Sartène, « la plus corse des villes corses » en passe d'être reconnue « ville d'art et d'histoire ».

